

GILLES
ROZIER PAR-DELÀ
LES MONTS
OBSCURS



Extrait de la publication

DENOËL

FORMAT UTILE

Par-delà les monts obscurs

Gilles Rozier

Par-delà
les monts obscurs

ROMAN

DENOËL

COLLECTION FORMAT UTILE

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24953.0
B 24953.1

**Pour Simon et Ezra
Et qu'ils s'aiment et se le disent**

*Quelque part derrière les monts obscurs,
de l'autre côté du fleuve Sambation, se
trouve un peuple que l'on nomme les
petits hommes rouges.*

SHOLEM-ALEYKHEM

Paris, aéroport

Mon père avait fini de mourir. Son agonie avait été longue et douloureuse. J'étais revenue à Paris un mois avant sa disparition. Je l'avais revu avant qu'il ne meure. J'étais restée à son chevet. Ses cris et délires avaient épouvanté mes nuits. Économe de ses paroles d'ordinaire, il s'était alors dépensé sans compter. Je voulais qu'il raconte, qu'il me transmette quelque chose d'une vie longue et discrète. Il m'aurait donné les mots de cette existence, je les aurais portés en héritière jusqu'à ce que la mort me déshabille à mon tour. Mais j'étais arrivée trop tard. Sa vie roulait sur la mauvaise pente. Rien ne pouvait plus arrêter la boule de feu qui le rongait, balayant l'homme et sa mémoire,

l'enfant blotti au fond du vieillard. J'avais rêvé que mon père deviendrait mon fils à l'heure de mourir. J'imaginai que le monde était ainsi fait. Je voyais la vie et la mort se serrer l'une contre l'autre au moment de leur rencontre. Mon père dans mes bras, maigre. Je caresse son visage. Je le protège parce que je l'aime.

Il en a été autrement. Je n'ai pas osé le prendre comme un Christ à l'agonie. Même mourant, sans force, il m'impressionnait. Je savais peu de chose de lui et de son enfance : j'étais née dans une famille où le passé avait été trop cruel pour qu'on eût la grossièreté de le faire partager. Je le regardais et je me disais que la souffrance de ne pas savoir était pire. Mais il n'avait pas voulu le comprendre.

J'ai pensé Mon père est mort et je n'aurai plus d'enfant. Je voyais sa dépouille sur le lit devant moi, le visage déformé par la douleur, et je n'étais plus capable de dire Papa. Je ne voyais que la mort, épouvantable. J'avais eu un père, je l'avais perdu. Ce cadavre n'avait rien à voir avec lui. J'avais été fille, pas comme il aurait fallu, mais tout de même. J'avais connu tendresses, humiliations, bonheurs et conflits :

tout avait disparu. Mon père me manquait. Il m'allait être absent toujours.

Plus tard j'ai pensé : Je suis orpheline. Ma sœur est arrivée. Elle l'était aussi et nous trouvions là notre premier point commun depuis de nombreuses années. Elle n'avait pas assisté aux derniers instants. Elle avait frappé à la porte de l'appartement trois heures après sa mort, comme dans la chanson de Barbara que j'avais aimée à l'adolescence (l'avais-je alors comprise ?) : *Mais il est mort dans la nuit même Sans un adieu sans un Je t'aime.*

Ma sœur venait d'encre plus loin. Je l'avais prévenue à la dernière minute, trop tard. Elle avait trouvé le corps de mon père à même le sol, sous son linceul (des employés de la société funéraire étaient venus le déposer à terre, je n'avais pas trouvé la force de le faire moi-même). J'avais prétexté une envie de cigarettes pour la laisser seule avec lui. En soulevant le drap, elle aura découvert la grimace creusée par le dernier cri. Je l'enviais. Par-delà cette image, elle garderait de beaux

souvenirs, son regard bleu. Elle n'aurait qu'à gommer l'ultime masque pour retrouver son père indemne. J'oublierais les cris, mais je ne pourrais jamais interrompre un rôle interminable, un reproche assourdi, persistant jusqu'à l'obsession dans mon oreille. Mon père me l'avait laissé.

Je n'avais pas vu ma sœur depuis la mort de notre mère, sept ans auparavant. Elle était un souvenir d'enfance, des batailles pour un jouet, des peurs dans une buanderie. Alors qu'elle avait été omniprésente à mes premières années, comme une évidence, je n'avais pas voulu connaître l'adulte qu'elle était devenue. J'avais suivi par correspondance ses réussites universitaires qui m'avaient agacée. Je m'étais mordu les lèvres à l'annonce de chacun de ses succès professionnels, et lorsque j'avais su qu'elle était devenue doyenne de son université, j'avais pensé Doyenne ça lui va bien. J'avais à peine connu mes beaux-frères, si bien que je n'avais pas cru à ses mariages (à moins que ce ne fût l'inverse). J'estimais que l'histoire m'avait donné raison, puisqu'elle n'en avait gardé aucun. Elle aurait pu penser la même chose de

PAR-DELÀ LES MONTS OBSCURS

moi (mais elle aurait eu tort) car nous en étions au même point : nous vivions seules, chacune à un bout du monde, sans homme (je veux dire sans homme fixe), avec des enfants au bord de l'âge adulte. Nos vies se ressemblaient mais ne pouvaient pas se rencontrer, seulement se croiser, pour quelques heures, d'un côté et de l'autre d'un catafalque.

Elle avait surgi comme une bombe, une minuscule valise au bout d'un bras, mais mon père était déjà mort. Notre père.

Je m'étais préparée à ce décès mais rien ne s'est passé comme je l'avais imaginé. J'avais réfléchi à la cérémonie d'enterrement, comme pour m'occuper l'esprit, et je n'avais pas songé à partager ces événements avec ma sœur, elle était si loin. La mort de mon père l'avait fait réapparaître. Nous avions soudain en commun le monde que nos parents nous laissaient : par la force de la mort, il devenait nôtre. Armoires, cuillères à moka, piles de draps et livres dans des langues que nous ne comprenions ni l'une ni l'autre qu'un

alinéa du Code civil nous destinait au hasard d'un requiem. Six tasses en verre pour boire le thé, avec une anse très fragile, restées intactes malgré leur délicatesse. Ma mère s'en servait tous les jours mais les rangeait après chaque usage dans leur boîte d'origine en un cérémonial immuable.

Nous ignorions ce que nous ferions de ces reliefs de vie familiale. Nous n'en avons pas parlé, mais j'y pensais. Elle aussi, c'était sûr. Pas pour l'argent. Pour remplacer les paroles qu'il ne nous avait pas laissées, nous allions devoir soutirer des aveux à ces objets qui avaient peuplé l'existence de mon père. Ce serait difficile. Ces figurants étaient devenus fantômes à l'instant où leur sorcier et maître avait rendu son dernier soupir.

Ma sœur était revenue et j'avais appréhendé ce retour. Mon père était mort un matin. Le soir même, il était sous terre. Je n'avais pas voulu d'une veillée (j'avais eu mon compte pendant un mois). Ma sœur ne s'était pas opposée à un enterrement

rapide. Nous n'avions personne à prévenir. Mon père était le dernier. Leurs amis avaient été de petits personnages au français incertain. Leurs chuchotements coupables avaient peuplé mon enfance, tout comme leur manière de boire le thé dans ces tasses en verre en coinçant un petit morceau de sucre sur le côté de la bouche. Mais ces personnages avaient tous disparu. Deux filles restaient, fidèles quoique dans le lointain. Chacune jetterait une poignée de terre sur le tombeau paternel, l'une après l'autre. Ma sœur, l'aînée, passerait-elle la première ?

Au cimetière, nous étions à nouveau tous les quatre : le cercueil de mon père, le nom de ma mère gravé sur la pierre, ma sœur, moi. Il y eut un rapide service religieux. Dieu a donné, Dieu a repris. Nous nous autorisâmes quelques larmes. Puis vint la terre, caillouteuse, sablonneuse, impitoyable.

Nous avons passé une dernière nuit dans l'appartement de notre enfance, chacune dans sa chambre d'autrefois. En défaisant

mon lit, j'ai pensé que je n'avais jamais dormi avec ma sœur. Chez nous, l'idée en était exclue, signe extérieur de pauvreté (lorsqu'il m'était arrivé de partager le lit d'une amie, je n'en avais rien dit à la maison). J'éprouvais une soudaine envie de me coucher auprès d'elle, afin que nous puissions nous chauffer l'une à l'autre, comme j'imaginai que nous l'avions fait dans notre toute petite enfance. Il avait été un temps où nous partagions la même chambre. Je n'en gardais qu'un vague souvenir. C'était dans le premier appartement que mes parents avaient occupé à Paris. Le soir de la mort de mon père, j'aurais voulu retrouver cette ambiance des premières années, alors que la famille était pauvre (et heureuse, qui sait ?) et qu'il faisait beau et chaud entre ma sœur et moi. Mais c'était impossible, ma sœur était trop loin.

Nous nous sommes couchées. À quoi songeait-elle en s'endormant ? Moi, je pensais à elle.

PAR-DELÀ LES MONTS OBSCURS

Nous étions convenues de mettre l'appartement en vente (nos vies étaient ailleurs) mais nous avons éludé la question des meubles et des objets personnels.

Je me suis levée avant elle (j'ai passé mon enfance à attendre son réveil). Je lui ai préparé le petit déjeuner. J'ai fait bouillir de l'eau dans le vieux *tshaynik* entartré. Comment dit-on en français ? Je n'ai jamais su. Je n'ai pas beaucoup cherché non plus. Tout le monde comprenait. À présent, il faudrait trouver autre chose (bouilloire par exemple, mais le mot m'est étranger).

Ma sœur apparut vers dix heures, de l'air de celle qui a bien dormi. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit. Je me suis dit Pour elle c'est un matin ordinaire. J'étais méchante. Jalouse de son sommeil de plomb.

Elle aima mon petit déjeuner mais ne le montra pas. J'étais descendue acheter des

croissants. On n'avait pas dû lui en servir depuis plusieurs années, là-bas, de ces croissants tendres à cœur que l'on ne sait faire qu'à Paris. Elle mangea sans un mot, très calme. Je me tus.

Ce silence entre nous n'était pas nouveau mais je ne m'y habituais pas. Debout, les fesses posées sur le bord de la paillasse en faïence blanche, je la regardais manger. J'essayais d'imaginer quelle conversation aurait pu remplacer ce silence. Rien ne me vint.

Quand elle eut fini son thé, elle demanda Par où commence-t-on ? (Comment n'avais-je pas prononcé moi-même cette phrase élémentaire ?) J'osai proposer la cuisine mais elle rétorqua :

– Par nos chambres plutôt, chacune la sienne.

Quand ma sœur posait une question, elle en connaissait la réponse, et j'avais oublié ce détail. Elle était mon contraire, pragmatique, didactique comme un moniteur d'auto-école. Elle appuyait sur le frein ou l'accélérateur, selon, quand vous vous apprêtiez à faire l'inverse. Elle avait raison et vous aviez tort. J'avais tort. Je m'imagi-

GILLES ROZIER

PAR-DELÀ LES MONTS OBSCURS

En retrouvant à Paris l'appartement où son père vient de mourir, une femme réveille un à un les secrets de la mémoire familiale. Elle tente de faire face aux zones d'ombre qu'elle avait cru esquiver en fuyant l'Europe : ses sentiments ambigus à l'égard d'une sœur unique, son amour pour un père dont elle découvre peu à peu la part obscure.


Empruntant une voix féminine, Gilles Rozier trouve une écriture nue et sans détour pour dire comment le moment du deuil, intense et ravageur, nous rend clairvoyants pour vivre. Comme si la nuit d'un chagrin levait en nous le grand jour de l'amour. Comme si la mort d'un autre nous livrait notre vérité.

GILLES ROZIER EST NÉ EN 1963 À GRENOBLE. IL EST AUJOURD'HUI RESPONSABLE DE LA BIBLIOTHÈQUE MEDEM. IL ÉCRIT DU THÉÂTRE, EN FRANÇAIS, ET DE LA POÉSIE, EN YIDDISH. *PAR-DELÀ LES MONTS OBSCURS* EST SON PREMIER ROMAN.

DENOËL

FORMAT UTILE

Extrait de la publication

B 24953.1  10.99
ISBN 2.207.24953.0
65 FF TTC

